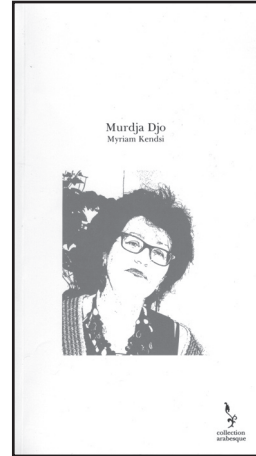


Murdja Djo
de Myriam Kendsi
TheBookEdition, 2014



Myriam Kendsi noue et dénoue les deux rives sans possible arrimage (d'Oran à Grenoble en passant par Alger). Trois villes phares : la natale oranaise où Camus installa sa Peste, l'adoptive grenobloise qui vit mourir Kateb Yacine, la blanche capitale algéroise noircie par mille batailles d'où pointe aujourd'hui l'héroïne casbah devenue fantômatique. Peinture, politique, littérature, amours inachevés, famille disloquée, toute une vie de culture et de fêlure s'y déploie. Jusqu'à l'orthographe du nom de son héroïne (Maymana ou meymana ?) qui dit à travers le conflit des deux voyelles rimbaldiennes (**A** la noire et **E** la blanche) toute la complexité de son «sac à mémoire» qu'elle s'emploie à vider comme pour enfin accéder au statut d'étranger camusien. Les toiles de Myriam Kendsi qu'elle «crache» compulsivement comme un volcan sa lave ressemble à s'y méprendre à son écriture : rondeur orgiaque qui déplie l'origine matricielle, du monde et de l'immonde.

À lire aussi de Myriam kendsi, *Les cimetières de l'Empire* ■

Achour Ouamara